

Francia – Forschungen zur

Geschichte Bd. 32/1

2005

DOI: 10.11588/fr.2005.1.45308

Copyright

Das Digitalisat wird Ihnen von perspectivia.net, der Online-Publikationsplattform der Stiftung Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland (DGIA), zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Miszellen und Forschungsgeschichte

MICHEL PAULY

QUELLE EUROPE EST NÉE AU MOYEN ÂGE ?

En 1949 l'historien allemand Hermann Heimpel fit le constat¹: »L'Europe provient du Moyen Âge, oui, c'est le Moyen Âge qui a créé l'Europe«. Au fur et à mesure de l'avancement de la construction d'une Europe unie, les médiévistes n'ont cessé de réfléchir aux fondements historiques de cette Europe. Il n'est donc que logique qu'au moment où l'Union européenne s'est notablement élargie vers l'est et est en train d'approfondir sa cohésion par la création d'une monnaie unique d'abord, la promulgation d'une constitution commune ensuite, le sujet revient à la une également chez les historiens. Ne pouvant faire l'analyse de la masse de publications consacrées depuis l'article de Heimpel à la question des origines médiévales de l'Europe, la présente contribution veut beaucoup plus modestement présenter deux ouvrages parus presque au même moment et les confronter, suivant une proposition de la rédaction de »Francia«, à un troisième qui pose des questions pertinentes:

Jacques LE GOFF, *L'Europe est-elle née au moyen âge?*, Paris (Éditions du Seuil) 2003, 347 p. (coll. Faire l'Europe),

Michael MITTERAUER, *Warum Europa? Mittelalterliche Grundlagen eines Sonderwegs*, München (Verlag C. H. Beck) 2003, 352 p.

Après avoir présenté rapidement les héritages grec, romain, indo-européen et biblique qui ont certes précédé le Moyen Âge et qui sont – pour les deux derniers en tout cas – d'origine extra-européenne, Jacques Le Goff évoque six grandes périodes de l'histoire européenne médiévale: la conception de l'Europe, du IV^e au VIII^e siècle, avec la christianisation des peuples, de la culture et des structures politiques, et la défense contre »deux pôles répulsifs: Byzance et l'Islam«; le monde carolingien (VIII^e–X^e siècle) qu'il désigne comme »Europe avortée«, car l'empire de Charlemagne était franc, dans un sens qu'il qualifie de nationaliste, comme les anti-Europe de Charles Quint, de Napoléon ou de Hitler dominées par un seul peuple; l'Europe potentielle de l'an Mille qui amorça la réalisation du rêve de l'intégration des Scandinaves, des Hongrois et des Slaves et la mise en place de la Chrétienté comme synonyme de l'Europe; l'Europe féodale (XI^e–XII^e siècle), qui vit l'encellulement d'une Europe fondamentalement rurale dans quatre cellules de base: le château, la seigneurie, le village, la paroisse et ... dans la monarchie, mais aussi la séparation entre clercs et laïcs, l'essor de la culture courtoise et du culte marial comme des persécutions des hérétiques et des juifs; la »belle« Europe du XIII^e siècle, celle des villes et des universités, du commerce et des ordres mendiants; finalement l'automne du Moyen Âge avec son cortège de famines et de guerres, de pestes et de violences, avec ses divisions de la Chrétienté et la naissance de senti-

1 Hermann HEIMPEL, *Europa und seine mittelalterliche Grundlegung*, dans: *Die Sammlung* 4 (1949) p. 13–26, réimpr. dans ID., *Der Mensch in seiner Gegenwart*, Göttingen 1957², p. 67–86, ici p. 71.

ments nationaux, mais aussi ses lueurs d'une aube nouvelle: imprimerie, économie-monde, et ses défis extérieurs: l'Europe face à la menace turque et aux appels de l'Atlantique et de l'Afrique. Et même si pour Le Goff »la coupure de la Renaissance n'existe pas« (p. 257), il arrête son exposé au XV^e siècle qui »parachève pour l'essentiel la création médiévale d'un espace européen commencé avec les »grandes invasions« du Haut Moyen Âge« (p. 258). Et »ce que l'Europe médiévale a élaboré et commencé à montrer va être en contraste profond avec ce qui va se passer dans le monde musulman et surtout en Chine« (p. 260).

Cette différence avec les mondes musulman et chinois, Le Goff ne la montre plus. Or, c'est exactement ce qui fait une des spécificités du livre de Michael Mitterauer, qui ajoute à ces deux terres de comparaison l'empire de Byzance. Il s'attache, en effet, à démontrer le caractère unique de l'évolution européenne grâce à une approche comparative. Alors que Le Goff affirme et décrit, Mitterauer compare et explique. C'est là la deuxième différence notable: à la suite de Max Weber, Mitterauer cherche à expliquer la spécificité européenne en suivant sept complexes de circonstances (*Verkettung von Umständen*) qui se sont avérés hautement productifs, sur le plan économique, social, culturel ou comportemental, alors que pris isolément les facteurs qui composent ces complexes ne sauraient jamais expliquer le développement extraordinaire qu'ils ont engendré.

Michael Mitterauer commence par la révolution agraire du haut Moyen Âge. Pour la comprendre il faut partir des cultures du seigle et de l'avoine qui, grâce à des conditions climatiques et écologiques favorables, sont venues s'ajouter – d'abord entre Seine et Rhin – à celle du froment (et du vin). Il s'en est suivi l'assolement triennal, l'introduction de la charrue à soc dissymétrique avec versoir, nécessitant l'élevage de bêtes de trait capables aussi de tirer des chariots et donc de faciliter les transports routiers et permettant d'élargir la base alimentaire par la viande, et l'utilisation de moulins à eau engendrant toute une série d'innovations technologiques (le moulin à roue verticale est utilisé aussi pour fouler des draps, scier du bois, percer des pierres, marteler le minerai et le fer, fabriquer du papier etc.). Ces nouveautés ne se retrouvent pas dans le monde byzantin, où domine seul le froment cultivé à l'araire, ni en Chine où le riz exige des systèmes d'irrigation très performants, mais ni labourage ni élevage ni moulin ni four, et pas non plus dans le monde musulman qui a certes su adopter, à côté de ses cultures jardinières, des plantes venues d'Asie comme le riz, mais où les conditions écologiques ont posé des limites assez étroites à un développement continu, où les innovations n'ont pas engendré la création de métiers artisanaux et où le chameau ne servit qu'à transporter.

Cette évolution positive de l'agriculture européenne fut certainement facilitée par le cadre social dans lequel elle se pratiquait d'abord: le domaine biparti appartenant à la seigneurie foncière qui allait évoluer vers la seigneurie banale autour d'un château-fort, mais qui mena aussi à la constitution de groupements humains solidaires, qu'il s'agisse de la *familia* d'un noble ou d'un monastère ou de l'entourage d'un prince. Dans tous ces cas ce ne sont pas les liens de parenté qui constituaient la base de la relation étroite qui tenait ensemble les membres de chacun de ces groupes. Et Mitterauer insiste dans son troisième chapitre sur la grande mobilité des hommes au Moyen Âge, y compris pour choisir leur conjoint, ainsi que, en comparaison avec des civilisations où les liens du sang priment toute autre relation sociale, sur la faiblesse des liens de parenté en Europe christianisée, au profit d'autres liens sociaux, dont la maisonnée (comportant p. ex. domestiques, apprentis ou écuyers) ou la communauté de foi.

Le quatrième complexe de phénomènes expliquant la spécificité européenne, Mitterauer le voit dans le système féodo-vassalique qui repose en dernière analyse sur la cavalerie cuirassée, impensable sans la culture de l'avoine dans le cadre d'une seigneurie foncière (ce qui explique son absence dans l'empire byzantin p. ex.). La spécificité du système féodal européen réside dans la réciprocité des droits et devoirs du vassal et du seigneur et d'autre part dans la complémentarité du fief matériel et du lien personnel. L'aspect militaire de ce lien avait conduit à

la multiplication des châteaux-forts et de villes fortifiées pour une défense territoriale en profondeur, alors que la Chine, p. ex., beaucoup plus centralisée, vit la construction d'une muraille frontalière. Mais comme selon Mitterauer le devoir de conseiller le seigneur prit le dessus sur l'aide militaire, les réunions des vassaux furent à l'origine des assemblées d'états et de la séparation des pouvoirs, donc de la démocratie parlementaire.

Le cinquième complexe est constitué par l'Église chrétienne dominée par le personnage du pape qui réussit à imposer un primat universel de l'évêque de Rome. Grâce à sa situation excentrique par rapport aux centres du pouvoir politique concentrés dans le nord-ouest de l'Europe, Rome sut sauvegarder son indépendance et constituer une entité sociale très particulière, l'organisme le mieux structuré et le mieux implanté dans toute l'Europe, qui se mêlait à toutes sortes d'organismes sociaux sans s'identifier à aucun. Mitterauer traite dans le même chapitre, pour en souligner les similitudes et les différences, des grands ordres monastiques, tout aussi hiérarchisés, mais par d'autres aspects opposés à Rome. L'autonomie de l'Église est un des traits qui différencie le christianisme de l'islam où l'identification de la communauté religieuse avec l'État, voire avec l'ethnie et la culture arabe, est beaucoup plus intense. C'est le pape aussi qui lança les croisades, autre particularité de l'Église occidentale impensable dans les Églises chrétiennes de l'Orient et fondamentalement différente du djihad islamique. Les croisades allaient par ailleurs rapidement devenir une guerre du pape contre ses ennemis, même à l'intérieur de la chrétienté.

Les croisades fournissaient aussi le prétexte à la première forme de l'expansionnisme économique européen qui allait connaître une belle fortune sous forme de colonialisme et d'impérialisme. Mais c'était là l'œuvre non de l'Église ni des croisés, mais des républiques maritimes italiennes dont les dirigeants avaient des intérêts commerciaux manifestes. L'effet en était entre autres de ramener le monde méditerranéen dans l'orbite européenne.

Comme dernier complexe explicatif de la spécificité européenne Mitterauer évoque la prédication et l'imprimerie, à l'origine de la communication de masse, la première soutenue par l'iconographie médiévale tellement riche, aboutissant à la gravure et préparant la voie à la seconde.

Dans son chapitre final l'auteur souligne qu'il a dû négliger d'autres complexes ainsi que d'autres liens de causalité. C'est l'absence de la ville européenne médiévale qui étonne le plus de la part d'un auteur qui a commencé sa carrière comme historien de la ville². Or, si le phénomène urbain a certes connu des parallèles dans d'autres civilisations, son rôle pour l'évolution de la société européenne me semble fondamental. Mitterauer l'évoque certes (p. 284s.) parmi les complexes potentiels à ajouter éventuellement aux sept qu'il a analysés de façon plus approfondie et propose de partir du concept de «communalisme» de Peter Blickle et de la prise en charge de responsabilités collectives par les habitants de la ville, voire de villages, qui aurait mené finalement au républicanisme. Le mouvement urbain des franchises et libertés partit effectivement de la même région du nord-ouest européen dont sont parties les innovations agricoles, en recourant au droit des marchands-voyageurs qui dès le haut Moyen Âge avaient besoin d'un statut plus favorable que le droit commun des serfs pour commercialiser les surplus agricoles. C'est peut-être Max Weber qui a le plus souligné le caractère révolutionnaire de cette autonomie administrative urbaine, basée sur le serment, qui place l'exercice du pouvoir sur de toutes nouvelles bases de légitimation et qui distingue radicalement la ville et la bourgeoisie de la société féodale³. Mais la ville me semble

2 Voir toujours son recueil d'articles: Michael MITTERAUER, *Markt und Stadt im Mittelalter. Beiträge zur historischen Zentralitätsforschung*, Stuttgart 1980 (Monographien zur Geschichte des Mittelalters, 21).

3 Voir à ce propos la contribution de Gerhard DILCHER, *Max Webers »Stadt« und die historische Stadtforschung der Mediävistik*, in: *Max Weber und die Stadt im Kulturvergleich*, éd. Hinnerk

constituer une spécificité européenne par d'autres aspects encore que l'autonomie communale. Sans parler du cadre de vie urbain qui deviendra celui de la grande majorité des hommes en Europe et qui est foncièrement différent de celui d'une ville chinoise ou arabe, on pourrait montrer le lien entre la ville médiévale et le développement des structures de participation politique, sous forme d'assemblées d'états, la liberté de parole et finalement la démocratie parlementaire, qui ne sont pas les enfants du seul droit féodal et du devoir de conseil dû par un vassal à son seigneur, comme le laisse entendre Mitterauer. Les assemblées d'états issues des conseils auliques élargis ont certes fourni le cadre de l'éclosion du parlementarisme, mais c'étaient les représentants de la bourgeoisie qui y ont tenu les discours nouveaux. N'étaient-ce pas aussi les élites urbaines qui ont assuré le progrès économique vers des dimensions quasi mondiales (voir ce que Mitterauer écrit des républiques maritimes italiennes), qui ont instauré des systèmes monétaires différenciés, qui avaient intérêt à développer la formation et les études, qui ont fait progresser les technologies et les sciences, le droit et la littérature, en prenant la relève des clercs aussi bien que de la noblesse? D'autre part ces villes restaient étroitement impliquées dans le système féodal et sa civilisation militaire basée sur des points d'appui fortifiés, elles avaient besoin du monde agraire qu'elles firent progresser par une demande accrue et abritaient d'autres formes de solidarités non-parentales sous forme de confréries et de corporations. Des liens peuvent donc être établis avec les sept complexes identifiés par Mitterauer.

Aucun des phénomènes évoqués par Michael Mitterauer ne manque chez Jacques Le Goff, et la ville y occupe même une place de choix dans la «belle» Europe du XIII^e siècle. Mais contrairement à l'historien autrichien, son collègue français ne cherche pas à les hiérarchiser, à en démontrer les liens qui les relient entre eux, ni à comparer avec d'autres civilisations, bref à expliquer. Sa description est certes agréable à lire, sans notes marginales encombrantes, c'est l'étalement d'une érudition achevée, mais qui laisse le lecteur non-averti devant une foule impressionnante de phénomènes isolés. Il évoque l'Europe des monarchies, l'Europe du baiser, l'Europe des capitales, l'Europe des chartes, l'Europe des universités, l'Europe des persécutions, l'Europe de la contestation, l'Europe du diable, l'Europe de la bureaucratie, l'Europe de l'impôt, l'Europe de la prostitution, l'Europe du textile, l'Europe des marchands, l'Europe de la misère, l'Europe de la banque (mais pas de la monnaie), l'Europe de la fraude fiscale, l'Europe du travail, l'Europe des professeurs, l'Europe des mandarins (!) chrétiens, de l'individu lisant, des copistes, des commentaires, d'Éros et Tanatos, de la mémoire et de l'histoire, du sermon et de la harangue, de la censure, de l'inquisition, de la charité, des hôpitaux, du gigantisme, du vitrail, des bonnes manières, du budget, de la gastronomie, du cheval, de la bombarde, des guerres, de la paix, du macabre, de la violence, de la répression, de la grâce, de la chasse aux sorcières, des concordats, de la prophétie, des nouveaux lecteurs, du portrait, du jeu de cartes, des grandes découvertes, du temps (précieux), ... et j'en ai certainement loupé. Que tous ces phénomènes existent en Europe depuis le Moyen Âge, on en convient volontiers, mais tous ces phénomènes sont-ils constitutifs de l'Europe? Le Goff ne l'explique pas. Se limitent-ils vraiment à l'Europe? Le Goff cite «l'Européen Commynes» selon qui l'Asie et l'Afrique «ont aussi une des principales caractéristiques de l'Europe, les »guerres et divisions« (p. 248). Et la prostitution, la répression, la prophétie, la fraude fiscale, ... typiques pour la seule Europe?

Nous avons dit évocations plutôt qu'analyses: La construction d'un palais royal à Paris par les Capétiens, faisant de cette ville une capitale, lui fait dire: «C'est l'Europe des capitales» (p. 102). Or, quelques pages plus loin (p. 140), il affirme, à la suite de sa constatation que c'était le couple Paris-Saint-Denis qui fut la capitale: «Les capitales de l'Europe ne sont pas des réalités médiévales, sauf exception», pour terminer en déniait même à Rome le titre

de capitale de la Chrétienté. De telles formules fort elliptiques auraient demandé un développement plus poussé pour convaincre.

On trouvera même quelques erreurs manifestes: Le Goff prétend que le mariage, au XII^e siècle, entre dans la liste des sacrements que seuls les prêtres peuvent administrer et il s'étonne alors que la célébration du mariage ait mis du temps à pénétrer dans le bâtiment ecclésial (p. 82). L'explication est pourtant simple: ce n'est qu'une conséquence du fait que les mariés laïcs s'administrent eux-mêmes ce sacrement sous les yeux d'une assistance et du curé pris en témoins. Le proverbe »Stadtluft macht frei« n'apparut pas au Moyen Âge (p. 137), mais fut forgé par les historiens allemands du XIX^e siècle. Ce n'est pas Georges Podiebrad, roi de Bohême de 1458 à 1471 qui ruina la maison des Luxembourg (p. 229), car celle-ci s'était éteinte dès 1437 avec la mort de l'empereur Sigismond. Plus étonnant encore pour un historien qui s'est longtemps occupé des ordres mendiants, qu'il prétende que ceux-ci se soient dévoués dans le service des hôpitaux en milieu urbain (p. 190), alors que ces ordres sont parmi les rares à ne pas créer d'hôpitaux, ni même en général d'infirmierie pour leurs propres frères malades.

Un autre concept discutabile est celui de l'Europe des monarchies. Le Goff s'attarde assez longuement sur la centralisation monarchique et les monarchies dites féodales. À la fragmentation de l'exercice du pouvoir par des seigneurs, il oppose les efforts des peuples de la Chrétienté de se regrouper (p. 95s.). Étaient-ce vraiment les peuples médiévaux qui aspiraient à l'unité? Selon quels critères? Ou était-ce le roi de France qui imposa son unité aux habitants de son territoire progressivement élargi par voie militaire ou vassalique? Il faut sans doute être Français⁴ pour oublier de parler d'une Europe des principautés qui pourtant explique jusqu'à nos jours l'indépendance d'un pays comme le Luxembourg et le fédéralisme d'un pays comme l'Allemagne, ou la séparation de la Tchéquie et de la Slovaquie ... et les difficultés de l'Union européenne à se mettre d'accord sur un modèle d'intégration étatique.

Les différences d'approche des deux auteurs font que finalement, malgré leur question de départ apparemment très proche, leurs livres appartiennent à des genres tout à fait différents. Là où Mitterauer fait œuvre scientifique, Le Goff se fait propagandiste (au service de l'Europe, mais aussi du Moyen Âge et de l'Histoire). Son livre dont le titre dans sa version allemande⁵ a déjà perdu le point d'interrogation, devrait plutôt s'intituler: »L'unité de l'Europe est-elle née au Moyen Âge?«. Dans son introduction Le Goff dit vouloir »illustrer l'idée que le Moyen Âge est l'époque de l'apparition et de la genèse de l'Europe comme réalité et comme représentation, (...) sans que les hommes de ces siècles aient eu l'idée ou la volonté de construire une Europe unie« (p. 11). En fait, il est davantage question de représentations que de réalités, et encore l'emploi du terme *Europe* au Moyen Âge même n'est guère discuté. Mitterauer, dans son introduction, prend ses distances vis-à-vis de la collection »Faire l'Europe/Europa bauen« dirigée par Le Goff où est paru l'ouvrage de ce dernier. Lui veut *expliquer l'Europe*, la science historique s'étant trop souvent laissé mettre à la solde d'intérêts politiques: »Il ne s'agit pas d'identification avec une histoire ressentie comme extraordinaire, mais d'interprétation de phénomènes culturels historiques et actuels par leur genèse« (p. 8; traduction m. p.). Il dédie son ouvrage aux enseignants et étudiants de l'Institut d'histoire économique et sociale de l'université de Vienne où il vient de prendre sa retraite, alors que Le Goff vise bien sûr un public non-initié, aussi large que possible. Mais

4 Un certain chauvinisme a déjà été reproché à Le Goff par Otto Gerhard OEXLE, *Das andere, die Unterschiede, das Ganze*. Jacques Le Goffs Bild des europäischen Mittelalters, dans: *Francia* 17/1 (1990) p. 141–158, ici p. 151, parce qu'il réclamait l'histoire des mentalités comme discipline purement française.

5 Jacques LE GOFF, *Die Geburt Europas im Mittelalter*. Aus dem Französischen übersetzt von Grete OSTERWALD, München (C. H. Beck) 2004, 344 S. (Europa bauen).

le livre de Michael Mitterauer mérite certainement d'être traduit dans les cinq langues de la collection bleue dans laquelle paraît celui de Le Goff.

Par son approche comparative Michael Mitterauer fournit un modèle du genre qui à première vue devrait faire les délices de Michael Borgolte et de son ›Institut pour une Histoire comparative de l'Europe‹ à l'Université Humboldt de Berlin. Celui-ci vient de publier:

Das europäische Mittelalter im Spannungsbogen des Vergleichs. Zwanzig internationale Beiträge zu Praxis, Problemen und Perspektiven der historischen Komparatistik, publié par Michael BORGOLTE, Berlin 2001, 421 p. (Europa im Mittelalter. Abhandlungen und Beiträge zur historischen Komparatistik, 1),

qui rassemble les contributions d'un colloque qui s'est penché en 1999 sur la comparaison comme méthode en histoire médiévale. Les comparaisons faites au cours des vingt articles concernent des phénomènes historiques (ordres et groupes sociaux⁶, élites⁷, seigneuries foncières⁸, sociétés rurales et villes⁹, droit féodal¹⁰, libertés de colons¹¹, synodes régionaux¹², idolâtrie¹³, mariages princiers¹⁴) aussi bien que des textes (approches historiographiques¹⁵, hagiographies de saint Wenceslas¹⁶), des approches nationales ou régionales (mariage religieux en Italie et en Angleterre¹⁷, subdivisions territoriales en Écosse et en Angleterre¹⁸) ou des tranches chronologiques (Scandinavie au haut et au bas Moyen Âge¹⁹). Dans certaines contributions, il est vrai, il faut bien chercher pour déceler l'approche comparative qui n'est que virtuelle (amour courtois chez les Abbassides²⁰, naissance d'une conscience nationale polonaise²¹, perception de l'islam dans les chroniques occidentales des croisades²²). L'on ne peut s'empêcher alors de craindre que la comparaison et partant l'acceptation de la diversité n'aboutissent à l'hétérogénéité absolue et au désordre total par manque de concept (ré)unificateur.

- 6 Otto Gerhard OEXLE, *Stände und Gruppen. Über das Europäische in der europäischen Geschichte*, p. 39–48.
- 7 János M. BAK, *Probleme einer vergleichenden Betrachtung mittelalterlicher Eliten in Osteuropa*, p. 49–64.
- 8 Hans-Werner GOETZ, *Frühmittelalterliche Grundherrschaften und ihre Erforschung im europäischen Vergleich*, p. 65–87.
- 9 François MENANT, *Quelques possibilités de comparaison dans l'histoire rurale des XII^e–XIII^e siècles, à partir d'exemples lombards*, p. 89–96.
- 10 Sławomir GAWLAS, *Die Probleme des Lehnswesens und des Feudalismus in polnischer Sicht*, p. 97–123.
- 11 Jan M. PISKORSKI, *Die »Königsfreien« und die mittelalterliche Kolonisation*, p. 125–133.
- 12 Johannes HELMRATH, *Partikularsynoden und Synodalstatuten des späteren Mittelalters im europäischen Vergleich. Vorüberlegungen zu einem möglichen Projekt*, p. 135–169.
- 13 Svetlana LUCHITSKAJA, *Les idoles musulmanes. Images et réalités*, p. 283–298.
- 14 Karl-Heinz SPIESS, *Höfische Feste im Europa des 15. Jahrhunderts*, p. 339–357.
- 15 Sverre BAGGE, *Medieval Societies and Historiography*, p. 223–247 (compare l'historiographie byzantine, germanique, scandinave et italienne, toutes héritières de l'Antiquité); Bernd SCHNEIDMÜLLER, *Außenblicke für das Herz. Vergleichende Wahrnehmung politischer Ordnung im hochmittelalterlichen Deutschland und Frankreich*, p. 315–338 (compare la perception de l'autre en France et en Empire au haut Moyen Âge: une des contributions les plus stimulantes du volume).
- 16 Marina PARAMONOVA, *Familienkonflikt und Brudermord in der Wenzel-Hagiographie. Zwei Modelle des Martyriums*, p. 249–281.
- 17 David L. D'AVRAY, *Comparative History of the Medieval Church's Marriage System*, p. 209–221.
- 18 Geoffrey W. S. BARROW, *Divisions of Territory in the early Middle Ages. England and Scotland compared*, p. 301–314.
- 19 Tore NYBERG, *Frühes und spätes Mittelalter in Skandinavien – ein möglicher Vergleich?*, p. 197–208.
- 20 Gadi ALGAZI, *Hofkulturen im Vergleich. ›Liebe‹ bei den frühen Abbasiden*, p. 187–196.
- 21 Jerzy STRZELCZYK, *Auf der Suche nach der nationalen Identität im Mittelalter. Der Fall Polen*, p. 359–369.
- 22 Voir note 13.

Une seule des contributions du volume de Borgolte, celle très courte de Otto Gerhard Oexle²³, se place dans la même perspective que les deux livres précédents: il tente en quelques pages de présenter comme phénomène typiquement européen l'existence parallèle et le dialogue entre d'une part une société d'ordres avec son idéologie trifonctionnelle et d'autre part toutes sortes de groupements humains basés soit sur la parenté (les lignages), soit sur un consensus, voire des contrats, telles que les *conjuraciones*, les communes, les corporations, les universités, ... qui ont leurs propres systèmes de valeurs et de représentations. Ces associations librement consenties distinguent l'Europe nettement du monde byzantin et mettent en question par leurs valeurs égalitaires l'«harmonie dans l'inégalité» de la société d'ordres. Oexle voit les racines de cette vie sociale plus active que ne la connaissait l'Antiquité ou l'Empire byzantin dans le christianisme, même si sur ce point le christianisme est sans conteste l'héritier de *la* religion du pacte entre Dieu et les hommes, du judaïsme. Pour décrire les spécificités de l'Europe, il rejoint donc Michael Mitterauer (et Max Weber) sur deux points: la prolifération de groupements basés sur le consensus, ce que le premier a nommé, au moins parmi les complexes supplémentaires potentiels, communalisme, et d'autre part le caractère communautaire, non-parental de la religion chrétienne qui distingue l'Europe aussi du monde musulman.

Par ailleurs le livre s'ouvre et se ferme sur une série de réflexions théoriques et méthodologiques dues essentiellement à Michael Borgolte et Frank Rexroth, le premier introduisant²⁴ et le dernier résumant²⁵ les travaux du colloque de 1999. La comparaison dont Emile Durkheim a dit – c'est Borgolte qui le rappelle – qu'elle est en sciences humaines et sociales l'équivalent de l'expérience en sciences naturelles, paraît tellement évidente dans de nombreuses disciplines qu'elle est plutôt peu réfléchie et peut être utilisée à des fins très diverses. Patrick J. Geary²⁶ rend p. ex. attentif aux sciences sociales qui par voie comparative voudraient en arriver à dégager des lois universelles, alors que la science historique cherche par comparaison à dégager et à comprendre le spécifique: le livre de Michael Mitterauer étant une illustration parfaite de cette dernière approche. La comparaison faite ici même de deux livres a montré les risques du genre en ce sens que deux choses semblables – similitude relevée d'ailleurs par plusieurs commentateurs²⁷ – se révèlent être très différentes et une comparaison risque de rendre injustice à l'un ou à l'autre.

Pour Borgolte l'approche comparative n'est pas seulement une question de méthode. Niant à la société médiévale toute conscience de progrès (*Entwicklung*), il n'y voit que des changements (*Wandel*) que l'historien ne pourra appréhender que grâce à la comparaison²⁸. Vu sous cet angle il n'est pas sûr qu'il apprécie l'approche comparative de Mitterauer pour qui les complexes de circonstances qu'il a étudiés expliquent le développement de la civilisa-

23 Voir note 6.

24 Michael BORGOLTE, *Perspektiven europäischer Mittelalterhistorie an der Schwelle zum 21. Jahrhundert*, p. 13–27.

25 Frank REXROTH, *Der Vergleich in der Erforschung des Mittelalters. Versuch eines Resümees*, p. 371–380.

26 Patrick J. GEARY, *Vergleichende Geschichte und sozialwissenschaftliche Theorie*, p. 29–38.

27 Voir e. a. les comptes-rendus de Bea LUNDT, dans: *Zs. für Geschichtswissenschaft* 52 (2004) p. 560; Klaus OSHEMA, dans: *Sehepunkte* 4 (2004) n° 7/8 (15/7/2004) sur www.sehepunkte.historicum.net/2004/07/6044.html.

28 Voir aussi Michael BORGOLTE, *Mittelalterwissenschaft im Zeichen der Pluralitätserfahrung*, in: *Unaufhebbare Pluralität der Kulturen?* éd. p. Michael BORGOLTE (*Historische Zeitschrift, Beiheft* 32), Munich 2001, p. 1–6, ici p. 3: «L'histoire universelle doit aujourd'hui être considérée sous le signe du changement au lieu du développement. Cela permettra aussi de rendre ses droits au hasard. L'instrument méthodologique prééminent pour ce faire n'est plus la déduction, comme pour l'histoire du progrès, mais la comparaison. Dans une optique diachronique elle fait ressortir les changements, dans une optique synchronique les similitudes et les différences» (traduction m. p.).

tion médiévale et la spécificité de l'Europe, même s'il s'interdit explicitement de la considérer comme supériorité (p. 9). Borgolte lui reprocherait sans doute aussi, mais combien plus encore à Le Goff, d'avoir négligé la comparaison intra-européenne qui lui aurait fait découvrir la diversité à l'intérieur de l'Europe: l'islam présent en Espagne et au Portugal, Byzance dominant l'Italie du sud et les côtes dalmates, les Slaves en Europe orientale, voire centrale, les juifs répartis à travers l'Europe entière: voilà des civilisations qui faisaient et qui font la diversité et la richesse de l'Europe. Cette conception de Borgolte²⁹ se base implicitement sur Edgar Morin³⁰, cité par Oexle³¹: »La nouvelle conscience européenne est de plus en plus sensible à la diversité culturelle sans pareille de l'Europe; elle comprend que cette diversité constitue son patrimoine; elle conçoit de mieux en mieux que la culture européenne est une polyculture«. Que cette Europe multiforme, multiculturelle soit également née au Moyen Âge, ni Mitterauer ni Le Goff ne l'ont montré en détail.

Leur Europe reste géographiquement et culturellement assez restreinte. La seule carte historique que Mitterauer ajoute à son livre est celle de l'Empire de Charlemagne dont nous avons vu le commentaire de Le Goff; que la péninsule ibérique et les îles britanniques ne fassent pas partie de l'Europe étonnera jusqu'aux plus eurosceptiques. Mitterauer situe le noyau d'origine de toute une série des complexes qu'il a analysés dans la région entre Seine et Rhin. Une certaine Europe centrale (*Kerneuropa*) se dégage de cette façon de faire de l'Autrichien. Le Goff n'est pas loin de confirmer la centralité de ces régions, quand il considère l'Irlande, la Bretagne, la péninsule ibérique, la Sicile et l'Italie du Sud, la Hongrie, la Bohême, la Pologne, la Scandinavie comme périphériques par rapport à l'Europe féodale (p. 124ss.). En général les deux historiens identifient largement Europe et Occident et Chrétienté. En une phrase Le Goff fait l'amalgame des trois termes: »Les Occidentaux du Nord (les Scandinaves, *m. p.*) étaient entrés en Chrétienté, c'est-à-dire dans la future Europe« (p. 65). Mitterauer sait que l'Europe de l'Église pontificale dépassait bien l'espace dominé par la révolution agraire, la seigneurie foncière ou le système féodo-vassalique (p. 197) et il insiste sur la diversité des espaces touchés par chacun des complexes de phénomènes qu'il a étudiés (p. 296), voire sur les évolutions originales prises selon les phénomènes concernés par tel espace périphérique comme l'Irlande, la Scandinavie ou les Balkans, mais lui aussi part implicitement d'un concept monoculturel de l'Europe. Les historiens de l'Église comme ceux de l'Empire rappelleront par ailleurs à juste titre l'ambition universelle qui inspirait empereurs comme papes et ordres monastiques. La diversité de l'Europe n'est pas seulement intérieure, elle concerne aussi ses limites.

Frank Rexroth, dans les conclusions qu'il tire du colloque de 1999 refuse explicitement la mise en équation de l'Europe avec la zone d'influence de l'Église occidentale (p. 375s.). Il insiste sur l'apport des échanges que l'Europe a eus avec le judaïsme, avec l'Orient et avec le monde slave pour la formation de sa propre identité. De même Michael Borgolte, dans un article publié uniquement sur son site internet³², insiste pour dire: »L'islam appartient à l'histoire de l'Europe depuis le Moyen Âge, et pas seulement à travers les conflits que sa rencontre avec les chrétiens provoqua, mais aussi par les contributions extraordinaires qu'il apporta en tant que tel à la culture européenne. (...) On peut même prétendre que sans l'échange culturel avec la science orientale que les musulmans et même les juifs en Espagne ont rendu possible aux chrétiens, l'essor de l'Occident au haut Moyen Âge n'aurait pas été

29 Il l'a mise en pratique dans Michael BORGOLTE, *Europa entdeckt seine Vielfalt 1050–1250* (Handbuch der Geschichte Europas, 3), Stuttgart 2002, qu'il appartient à un autre de commenter dans ces colonnes.

30 Edgar MORIN, *Penser l'Europe*, Paris 1987, p. 149 (citation suivante); cf. *ibid.* p. 27s., 129.

31 Voir note 6, p. 40s.

32 Michael BORGOLTE, *Wo endet Europa*, sur <http://www.geschichte.hu-berlin.de/ivgem/publikationen/frontiers.doc>; extrait traduit par m.p.

possible; de nombreux historiens déduisent même de ce *take off* la modernité«. Le christianisme même n'est-il pas né au Proche Orient?

C'est certainement un aspect à creuser par Michael Mitterauer et surtout Jacques Le Goff. Pour le dernier Byzance et l'Islam n'ont été que deux pôles répulsifs (p. 41). À la défense du premier il faut dire qu'il n'a pas du tout eu l'intention de démontrer l'unité de l'Europe, mais sa spécificité³³, que Borgolte ne pourra pas nier, puisque dans l'article qu'on vient de citer il confirme que les universités étaient bien un phénomène européen qui n'a pas pris à Constantinople malgré quelques tentatives dans cette direction. Mitterauer a dégagé de l'histoire médiévale européenne sept complexes de circonstances qui expliquent son identité toute endogène et son expansion face à des civilisations différentes qui ont également touché l'Europe médiévale. Son concept de l'Europe est donc culturel et tout aussi peu médiéval que celui de Le Goff. Inversement, si l'Islam et Byzance ont bien apporté leurs parts respectives à la polyculture européenne, n'est-il pas vrai aussi que l'Europe a essayé, au plus tard avec la *Reconquista* espagnole, de les repousser hors de ses limites géographiques? N'empêche qu'il serait en tout cas intéressant de prendre en compte la formule d'Edgar Morin³⁴ selon laquelle »la difficulté de penser l'Europe, c'est d'abord la difficulté de penser l'un dans le multiple, le multiple dans l'un. ... C'est en même temps la difficulté de penser l'identité dans la non-identité«. L'historien postmoderne doit se mettre à penser la diversité comme moteur du progrès et comme facteur d'unité de la même Europe, aujourd'hui et hier³⁵. Encore ne faut-il pas oublier que ces questionnements sont ceux du 21^e siècle, l'homme médiéval n'ayant guère eu conscience d'une entité européenne spécifique.

33 Il se défend p. ex. explicitement de tirer argument de l'histoire pour approuver ou déconseiller l'adhésion de tel pays à l'Union européenne (p. 296).

34 MORIN, *Penser l'Europe*, p. 27.

35 Je remercie mes collègues du séminaire d'histoire médiévale de l'Université du Luxembourg, notamment Michel MARGUE et Pit PÉPORTÉ, d'avoir relu une première version de ce texte et de m'avoir fait part de leurs commentaires constructifs.